NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

82 N° 3 1960

Le Ciel

Roger TROISFONTAINES (s.j.)

p. 225 - 246

https://www.nrt.be/en/articles/le-ciel-1864

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le Ciel *

L'AFFIRMATION DOCTRINALE

Au terme du devenir, le Jugement définit le sens de notre éternité. L'Amour créateur nous ouvre Sa Famille. Invitation sans contrainte : pour que mûrisse notre libre engagement, Dieu n'a-t-il pas inventé le noviciat terrestre? A l'instant du choix, l'orgueil refuse : il se damne. A qui veut s'accomplir en vue de la Rencontre, s'offre le Purgatoire. Mais la communion jubilante, c'est le Ciel.

Voilée d'abord, pressentie, la promesse de la Béatitude pointe au déclin de l'ancienne Alliance (cfr Dn 12, 1-3 et Sg 3, 1-9 et 5, 15, 16) ; elle illumine l'Evangile. Feuilletons *la Bible*. Ce que Dieu nous destine sera paix, salut, félicité, vie éternelle, joie du Seigneur, héritage incorruptible, couronne de gloire, patrie céleste, Saint des Saints, etc... [1]. « Que votre cœur ne se trouble pas » rappelait Jésus, après la dernière Cène... « Dans la maison de mon Père, nombreuses sont les demeures. Sinon, vous aurais-je dit : Je vais y préparer votre place? Quand je l'aurai fait, je reviendrai vous prendre. Là où je serai, vous serez avec moi. » (Jn 14, 1-3). « Venez, les bénis de mon Père, dira le Fils de l'Homme, lors de sa Parousie, entrez dans ce Royaume qui vous attend depuis l'origine du monde » (Mt 25, 34).

Plus probante encore que l'Ecriture, *la vie de l'Eglise*. Qui les y comptera, les témoignages en faveur d'un au-delà bienheureux? La foi renverse le sens de la gravitation. Alors même qu'il admet une survie, le païen s'attache surtout aux biens de ce monde. Quant au vrai chrétien, sans déserter sa tâche terrestre ni en méconnaître les modestes joies, il n'y voit plus qu'un apprentissage. Aimantée par la foi, attirée par l'amour, son espérance l'oriente vers l'éternité. Le Ciel fonde la hiérarchie des valeurs. Pour les martyrs, les vierges, les con-

* Chapitre extrait d'un volume à paraître « *...j'entre dans la Vie* » (Editions Universitaires et Facultés de Namur).

1. Cfr *Les plus beaux textes sur l'Au-delà*, présentés par Goubert et Cristiani, La Colombe, 1950, pp. 331 sq.

fesseurs, les saints de tout rang, voilà le sens de la destinée : adhérer si intimement, dès cette vie, au Seigneur Jésus que la mort ne puisse rompre cette amitié et, « fils dans le Fils », participer à la vie trinitaire : « Vivre, pour moi, c'est le Christ, et la mort m'est un gain. » (Ph 1, 21).

Redoutant qu'ils empêchent son martyre, Ignace d'Antioche écrivait aux fidèles de Rome :

« Maintenant, je sais ce qui m'est préférable; maintenant, je commence à être un vrai disciple. Rien de visible ou d'invisible ne m'écartera plus de Jésus-Christ. Feu et croix, meute de bêtes, dislocation des os, membres mutilés, broiement de tout le corps, que les fléaux du démon s'abattent tous sur moi, pourvu que je trouve le Christ! Le monde et ses royaumes ne me sont rien. Plutôt mourir pour Jésus-Christ que régner sur toute la terre. Je cherche Celui qui est mort pour nous; je veux Celui qui est ressuscité pour nous. Mon enfantement approche. De grâce, frères, ne me privez pas de la vraie vie; ne me condamnez pas à ce que je regarde comme une mort. Je veux être à Dieu; n'interposez pas le monde entre Lui et moi! Laissez-moi recevoir la pure lumière. *Quand j'arriverai là-haut, c'est alors que je serai vraiment un homme*... Le prince de ce siècle veut me séduire, corrompre ma volonté d'être à Dieu. Qu'aucun de vous ne l'aide : soyez avec moi, c'est-à-dire avec Dieu!... Je vous écris vivant et désirant mourir. Mon amour est crucifié et il n'est plus en moi d'ardeur pour la matière; seule y chante une eau vive qui me dit : Viens vers le Père. » (*ad Rom.*, V, 3; VI, 1-2; VII, 1-2).

Ces élans passionnés, des milliers, des millions d'autres les ont vécus — les vivent encore — en silence. Tous ceux-là qui, sollicités par la charité fraternelle et par l'amour divin sous l'un ou l'autre de leurs multiples aspects, ont consacré au Royaume leur avoir et leur vie; tous ceux-là qui étaient — et restent — prêts à tout sacrifier pour être davantage et toujours avec Dieu.

« Calcul intéressé! » diront les terre-à-terre pour écarter tout risque d'inquiétude. Individualistes à courte vue, ils prennent pour argument une apparence de vertu. A exalter sans nuance le désintéressement, on en oublie parfois que l'intérêt n'a, de soi, rien de péjoratif. N'est-il pas le ressort essentiel de notre action? Il ne devient blâmable que lorsqu'il s'égare, compromettant la fin véritable en s'attachant indûment à un moyen, devenant égoïste en excluant autrui. Mais la vie éternelle correspond à la fin ultime et elle est charité. Béatitude, elle se conquiert d'ailleurs par le renoncement aux possessions jalouses et aux plaisirs égoïstes. Qui prétendrait ravaler l'aventure chrétienne à un quelconque marchandage, qu'il la vive : il verra ce qu'il en coûte! Récompense, l'amitié céleste? Tant qu'on voudra, mais sans rien d'extrinsèque ni d'arbitraire. Elle jaillit au cœur de la personne, en réponse à la grâce. Je ne serai vraiment homme, d'après Ignace d'Antioche, qu'en arrivant là-haut; ai-je tort de vouloir *être* pleinement? Que pourrais-je désirer de meilleur? D'autant que pour *être*, je dois me dépasser sans cesse et communier avec tous; est-il

rien de moins étriqué? Le christianisme ne se révèle que dans la perspective d'un amour infini.

L'argument péremptoire en faveur du Ciel, c'est l'unanimité de *la Tradition*. Les textes n'en livrent qu'un aspect. Ici, les actes éclipsent les paroles; la vie l'emporte sur les déclarations. En ses millions de fidèles, l'Eglise aspire à la communion avec Dieu, à la Béatitude, au Ciel.

EN QUOI CONSISTE LE CIEL ?

Aussi est-il triste, inquiétant, de constater, parmi bon nombre de chrétiens à notre époque, un fléchissement de l'attrait pour la vie éternelle. D'où vient cette étrange désaffection? Ne serait-ce pas d'une présentation incorrecte — ou mal comprise — de la grande espérance? A coup sûr, il n'est pas facile — ni peut-être possible — d'exprimer « objectivement » son message. Nous touchons au mystère de notre être : les mots vont trahir et l'intimité de la foi et la transcendance de son terme : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, l'homme ne peut comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui L'aiment », déclarent également Isaïe et saint Paul (Is 64, 3; 1 Co 2, 9). Faut-il donc se taire? En fin de compte, oui, mais pas avant d'avoir dissipé maintes erreurs destructrices de joie et non sans avoir rappelé l'enseignement du Seigneur et de ses Apôtres sur la Vie éternelle.

Notions tronquées.

D'une certaine image de la « vision béatifique » dérive sans doute l'erreur la plus commune. N'a-t-on pas dit aux chrétiens qu'au Ciel ils contempleront Dieu et que le temps serait aboli? Dante n'a-t-il pas décrit la Rose des Elus comme un immense cirque aux places strictement réservées? Dans la représentation populaire, cela devient l'assistance figée à un spectacle immobile, évoqué par le vocable abstrait d'« essence divine ». Ce chef-d'œuvre d'ennui, qui pourrait-il séduire?

Que d'équivoques cependant! Les scolastiques entendaient « vision » au sens de l'Ecriture. Dans les cours orientales, « voir » le Roi, c'est vivre en sa présence. La foule anonyme n'aperçoit le Souverain que rarement, à distance, dans la pompe hiératique : elle n'est pas admise à le « voir ». Seuls les familiers que le Roi connaît et choisit personnellement jouissent de ce privilège.

Nos phénoménologues retrouvent une distinction analogue entre spectacle et contemplation. Etranger à l'action qu'il regarde, le spectateur l'est plus encore à sa propre intimité. Braqué vers le dehors, il enregistre, mais comme une caméra : sur pellicule. Le déroulement « objectif » des événements le distrait sans le satisfaire. Le contemplatif, lui, mis en présence de la réalité, se recueille : c'est du plus profond de lui-même qu'il participe à l'être révélé. La plénitude, es-

thétique ou amicale, ne se dérobe-t-elle pas aux contacts superficiels? Pour l'atteindre, je dois creuser en moi jusqu'à rejoindre cette visée de valeur qui inspire l'artiste ou l'aimé. Les hommes d'étude et de prière qui font du Ciel une contemplation connaissent l'extase silencieuse ou enthousiaste de la rencontre avec la vérité. Ce bonheur de l'esprit, ils l'ont éprouvé tellement supérieur aux plaisirs sensibles, qu'il leur semble tout normal de s'y référer. A nous d'user de la même méthode : monter vers la Béatitude à partir de nos joies les plus pures. Si, faute d'expérience, nous n'apprécions pas encore à sa valeur la « contemplation », nous aurions bien tort d'achopper à cette formule, qui de tremplin devient pour nous obstacle!

Quant à la structure cristalline du Ciel, les médiévaux ont emprunté ses éléments à la Physique ancienne. N'ayant pas idée d'une création évolutive, ils suppriment tous les intermédiaires entre la matière (transmuée en lumière) et l'esprit. Nulle place donc, au Paradis scolastique, pour les plantes ou les animaux. Sensibles surtout à l'imperfection que connote le mouvement, les Grecs ralentissaient de plus en plus les cercles concentriques de l'univers jusqu'à la fixité de l'Empyrée où règne le Moteur immobile. Cette transposition idéale nous laisse froids. Souvent même elle nous répugne. Notre science a bouleversé les constructions de l'Antiquité : partout le dynamisme supplante le statique. Qu'obtenons-nous si nous appliquons à notre vision du monde le procédé dialectique des théologiens? L'univers est en expansion : nous assimilerons le Ciel à une croissance indéfinie. L'évolution assume comme éléments du stade supérieur les synthèses déjà réalisées (particules, atomes, molécules se retrouvent dans la cellule vivante, celle-ci dans l'organisme complexe, le psychisme inférieur subsiste dans l'activité rationnelle) : ne pouvons-nous en conclure que les « éléments » humains se synthétiseront en une communion de personnes qui les transfigurera tout en les respectant? Comme toujours, les acquisitions précédentes seront sauvegardées : le matériel, le biologique et le sensible aussi bien que le spirituel.

Cette figuration du Ciel ne vaut-elle pas l'ancienne? En fait, toutes deux sont déficientes : au-delà du monde terrestre, notre science proclame sa propre incompétence. Nos extrapolations ne se justifient que par les valeurs complémentaires — et pour nous opposées — qu'elles s'efforcent d'exalter. Si nous vibrons davantage à la joie exubérante du dynamisme vital, d'autres, plus sensibles au calme, à l'ordre, à la pureté lumineuse, apprécient surtout la fidélité, la paix, l'assurance, la plénitude que suggère, jusqu'à un certain point, l'immobilité. Mais si nous n'aimons pas la froideur de la représentation pseudo-classique, qui elle-même caricature la pensée médiévale, nous devons savoir qu'elle ne se fonde ni en théologie ni en science. Libre à nous d'en débarrasser notre esprit pour mieux l'ouvrir aux symboles de la Révé-

lation, tellement plus proches de notre cœur ! Qui, du reste, nous parlera jamais du Ciel comme Celui qui en est descendu, Notre Seigneur Jésus-Christ (Jn 3, 12-13) ? Secondairement nous renseigneront les Apôtres — Jean, Paul — à qui Il en a laissé entrevoir quelque chose (Ap ; 2 Co 12, 1-4). Leurs discours, sans doute, ne prétendent pas décrire avec précision la Vie Future. Ce n'est même pas toujours leur but premier. L'Apocalypse, par exemple, vise surtout à éclairer et encourager les chrétiens en évoquant, sous forme symbolique, le drame de la Rédemption et l'histoire actuelle de l'Eglise, épouse du Christ et soumise à la même épreuve, au même combat que Lui. Par la croix, le Christ a triomphé et triomphe, ainsi l'Eglise triomphe et triomphera. La perspective éternelle ne prétend pas détailler l'avenir. Il nous est impossible, à un moment de l'évolution, de prévoir exactement quelle synthèse ce moment prépare. L'embryon imagine-t-il un monde où chantent les oiseaux, où le soleil brille et où lui-même se déplacera ? La croissance surnaturelle nous adapte déjà à l'univers que nous découvrirons : quelle surprise pourtant quand nous y entrerons ! Nous serons comme d'anciens aveugles qu'émerveille le jeu des couleurs, comme des sourds que pour la première fois la musique ravit. Rien de terrestre ne saurait dire le Ciel. Néanmoins nous pouvons, nous devons nous inspirer des images bibliques pour stimuler en nous-mêmes l'espérance de la Béatitude. Toute limitation niée, toute qualité magnifiée, nous nous orientons vers la transcendance.

Images bibliques.

Pour suggérer le bonheur éternel, l'Evangile et l'Apocalypse éliminent d'abord tout motif d'affliction : « Les élus ne sentiront plus les ardeurs du soleil... Ceux qui avaient faim et soif seront rassasiés, ceux qui pleuraient seront consolés... Dieu même essuiera toute larme de leurs yeux... Abolie, la mort ! Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les conditions premières auront disparu... Les persécutés posséderont le Royaume... » (Mt 5, 1-10 ; Ap 7, 16-17 ; 21, 4).

Positivement : « Voici, déclare Celui qui est assis sur le trône, que je renouvelle toute chose. L'assoiffé, je l'abreuverai aux sources d'eau vive. Le vainqueur héritera de tout : je serai son Dieu et il sera mon fils » (Ap 21, 5-6). Le Christ en personne ne proclamera-t-Il pas devant la Cour céleste le nom de ses disciples ? Citoyens du Ciel, vêtus de blanc et couronnés, ils mangeront de l'arbre de vie et de la manne mystérieuse. Ils siégeront avec le Seigneur pour juger les douze tribus et régir les nations. Ils brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père et Dieu leur donnera même l'étoile du matin (Ap 2, 10, 26-28 ; 3, 5, 17, 21 ; 7, 15 ; Jn 14, 2-3 ; Mt 13, 43, etc.). Images orientales, mais adressées à des Orientaux. Elles indiquent au moins que seront comblées les aspirations légitimes des enfants

D'ailleurs, n'est-ce pas aux désirs fondamentaux que le Christ fait appel quand Il promet à la Samaritaine l'eau qui jaillit pour la Vie éternelle ou lorsqu'Il entretient les Capharnaïtes de ce pain qui préserve de la mort (Jn 3, 14 et 6, 48-50) ? Dans les paraboles qui traitent du Royaume et de sa consommation céleste, l'évocation des noces et celle du festin (la plus fréquente) requièrent-elles de longs commentaires? Qui ne devine la jubilation du terrassier quand sa pioche inopinément met à jour un trésor? S'adaptant aux endroits et aux milieux sociaux, Jésus décrit toujours le bonheur à partir d'une expérience vécue par son auditoire. Aux pêcheurs du lac, le filet débordant de poissons; aux pasteurs de Judée, le troupeau attentif à l'appel; la perle précieuse aux marchands.

Jean s'adresse non plus à des Palestiniens, mais à des Grecs d'Asie. Il représentera le Ciel sous des symboles susceptibles d'émouvoir ces citadins férus de liturgies et de cortèges. Pour l'Apocalypse, nul besoin, au Ciel, de lampe ni de soleil : le Seigneur est la lumière de la Cité (Ap 22, 5) ; l'arc-en-ciel se déploie autour de son trône (Ap 4, 3). Chatoiement de couleurs, ruissellement de pierres précieuses dont l'énumération enchante le Voyant : jaspe, sardoine, émeraude, saphir, calcédoine, sardonyx, chrysolithe, béryl, topaze, chrysoprase, hyacinthe, améthyste, et les perles, et l'or, et le cristal (Ap 4, 3; 21, 18-21, etc.). Les grandes voix de la nature alternent avec les chants de triomphe, les cantiques de joie avec les instruments de musique. L'atmosphère est embaumée par les parfums rares dilués dans les coupes d'or ou qui brûlent dans l'encensoir (Ap 5, 8; 8, 3). Et si les arbres de vie, aux berges du fleuve, portent leurs fruits douze fois l'an (Ap 22, 2), n'est-ce pas pour délecter les élus, invités d'ailleurs aux noces de l'Agneau (Ap 19, 9)? Pourquoi s'étonner, faire la fine bouche, prendre des airs entendus? Après sa Résurrection, Jésus-Christ n'a-t-il pas demandé du miel et du poisson frit? Notre corps glorieux ne sera-t-il pas semblable au sien (Ph 3, 21)? Symboles, à coup sûr, mais extrêmement concrets et dont la réalité ne pourrait, sans mensonge, se réduire au spectacle abstrait que d'aucuns redoutent. Dans les sources valables de notre croyance au Ciel, rien qui ne suggère une incessante activité de la pensée et du cœur, un épanouissement de la sensibilité et de la vie. Tout l'être triomphera, le corps participant à la gloire de l'esprit.

Autre thème fréquent qui contredit l'ennui : la constante nouveauté des scènes, majestueuses ou dramatiques. La première vision céleste de l'Apocalypse découvre Celui qui siège en gloire, entouré des sept lampes ardentes, des vingt-quatre vieillards et des quatre animaux (Ap 4, 2-11). La louange, que ponctuent de solennels silences, chante d'abord l'inépuisable admiration du Créateur. La liturgie re-

briser les sceaux, reçoit un hommage qui l'égale au Père éternel. Grandioses « mystères » déployés avec complaisance au bénéfice d'imaginations avides. Cérémonies d'autant plus séduisantes que chacun est assuré d'y tenir son rôle dans l'enthousiasme et la joie. Voici, en effet, que s'avancent cent quarante-quatre mille vierges (le chiffre de l'universalité) : ceux qui se sont gardés purs de toute idolâtrie. Partout ils accompagnent l'Agneau. Puissant comme le ressac ou le tonnerre, harmonieux comme les cithares, retentit l'hymne qu'eux seuls connaissent (Ap 15, 2-4). Ensuite, ajoute le Voyant, une foule innombrable de toute nation, tribu, peuple et langue, proclame à pleine voix : « Salut à notre Dieu qui est assis sur le trône et à l'Agneau ! » Les myriades d'Anges tombent face contre terre pour adorer, disant : « Amen ! Bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles. Amen ! » (Ap 7, 9-12).

Ce faste oriental ne nous transporte pas autant que les premiers lecteurs de l'Apocalypse. Aussi bien devons-nous recourir à un autre symbolisme : imaginer la Béatitude à partir des situations qui nous intéressent, qui nous passionnent, nous. N'est-ce pas au reste la méthode johannique? Connaissant le goût de son époque pour les jeux du cirque et ces calvacades qui célébraient le triomphe des empereurs, Jean s'en inspire également. « Une femme revêtue de soleil, foulant la lune et couronnée d'étoiles... Un dragon rouge à sept têtes et dix cornes... se dressa devant la femme, prêt à dévorer l'enfant qu'elle allait mettre au monde... Il y eut un combat : Michel et ses anges contre le dragon et ses suppôts. Il fut rejeté, le vieux serpent surnommé diable et Satan, le séducteur de toute la terre. » (Ap 12, 1-12). Après de multiples défaites des forces du mal, voici la moisson des élus. Alors, parmi les alleluias, le ciel s'ouvre : monté sur un cheval blanc, escorté par des armées de cavaliers, apparaît Celui qui s'appelle Fidèle et Véritable. Son manteau est trempé de sang. Son nom est épelé : le Verbe de Dieu... le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. « Réjouissons-nous, chantent des chœurs sans nombre, car elles sont arrivées, les noces de l'Agneau ! » Pour fêter les épousailles de son Fils avec l'Eglise des Saints, le Père éternel suscite un ciel nouveau et une terre nouvelle. De la Jérusalem céleste, une grande voix proclame : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes; Il y habitera parmi eux, ils seront son peuple et Il sera Dieu-avec-eux ». Sans se lasser le Voyant décrit cette ville sainte, nimbée de gloire divine (Ap 19-21).

Parmi les images bibliques, en est-il une seule qui suggère l'immobilité? Celle-ci, dira-t-on : « Le vainqueur, promet le Christ, je ferai de lui une colonne dans le temple de mon Dieu, d'où il ne sortira jamais plus. » (Ap 3, 12). Une colonne, en effet, quoi de plus figé?

Ici-bas, oui, mais dans la Jérusalem céleste, le seul temple est le Seigneur Dieu tout-puissant (Ap 21, 22). Etre colonne de ce Temple signifie agir sans cesse, comme Dieu même (Jn 5, 17). Que reste-t-il alors de statique? La promesse porte uniquement sur la fidélité de l'amour divin.

Quant au « repos éternel » cher à la liturgie des défunts (qui l'a emprunté à l'Egypte ancienne) il traduit non la torpeur ou le sommeil, mais la fin des soucis et des peines. Cette même liturgie y insiste : la vie sera transformée, nullement supprimée. Or, biologiquement, l'immobilité correspond à la mort. L'organisme agit pour se régénérer. Repos dit activité spontanée, sans contrainte. L'intellectuel, pour se reposer, abattra des arbres, le citadin escaladera des rochers. Imposée à des êtres conscients, la fixité fatigue. Pour l'Evangile, le repos dit l'espoir d'un merveilleux renversement des rôles : « Heureux les serviteurs que le Maître, à son arrivée, trouvera éveillés et prêts à Lui ouvrir. En vérité, je vous le dis, Il se ceindra, Lui, les fera mettre à table, et Il passera pour les servir. » (Lc 12, 36-37). Dieu même se mettant amicalement à notre service : quelle perspective ouverte, à travers toute la Bible, par le repas messianique!

Soit, les symboles doivent être interprétés. Mais selon l'esprit qui les choisit. Les auteurs sacrés s'adaptaient aux expériences de leurs auditeurs. Au vingtième siècle, en Occident, ils trouveraient de tout autres comparaisons. Les leurs ont du reste une qualité humaine que n'évoqueraient sans doute pas au même degré un match de football, une course cycliste, un film ou une émission télévisée, tous spectacles où beaucoup de nos contemporains semblent chercher leur plaisir. Quoi qu'il en soit, nous respectons l'inspiration qui anime la Bible et la théologie en imaginant, selon nos goûts, notre Béatitude. Ne *serons*-nous pas pour l'éternité exactement ce que nous voulons être, sans regret ni inquiétude? Tout ce qui fait ici-bas notre vrai bonheur, tout ce que nous aimons avec une conscience droite, le Ciel nous le rendra avec usure. Seul disparaîtra l'attrait de la faute désormais démasquée. Interpréter les symboles, oui, mais pas jusqu'à les nier; aux joies simples de l'Evangile ou aux splendeurs variées de l'Apocalypse ne peut répondre le spectacle figé du Moteur immobile.

L'éternité et le devenir.

Pourquoi la Scolastique bannit-elle toute mobilité du Ciel? Parce que, après Aristote, elle y voit le signe d'une imperfection. Accordons le principe : en Dieu, et en nous quand nous Lui serons unis, rien d'imparfait. Seulement, à nos yeux modernes, l'imparfait c'est l'immobile, le statique. Comment bannir à la fois l'imperfection de la mobilité et celle de l'immobilité? Une distinction s'impose. En quoi mouvement implique-t-il imperfection? En ceci que, pour nous, il cor-

respond le plus souvent au passage de l'inachevé à l'accompli, ou, en termes d'Ecole, de la puissance à l'acte. Le « devenir » étant la forme de *durée* qui correspond à notre épreuve terrestre, il nous est malaisé de penser la durée — qui est pourtant une notion analogique — à un autre niveau d'être. La solution paresseuse consiste à nier purement et simplement de l'éternité tout ce qui ressemble à notre expérience. L'Ecole ne tombait pas dans ce travers. Elle n'excluait de la durée céleste que l'imperfection inhérente aux changements d'orientation, aux évolutions avec possibilité d'arrêt ou d'échec. Après l'option définitive, ces inconstances sont impensables. Mais il subsiste une durée qui, au niveau des créatures, y compris les célestes, n'exclut ni la multiplicité ni la diversité des actes. Si même nous ne parvenons maintenant à nous représenter cette multiplicité et cette diversité que comme succession temporelle, elles ne sont pas, en soi, un véritable « devenir ».

Dans la durée spéciale qu'ils attribuaient aux Anges, l'*aevum* ou « éviternité », les scolastiques admettaient une série d'actes sans potentialité. L'archange Gabriel ne « devient » pas au sens strict du terme, il ne « progresse » pas dans l'être. Son message à Zacharie n'en diffère pas moins de l'Annonce à la Vierge. Entre les deux légations, six mois s'écoulent : Gabriel l'ignore-t-il? N'aurait-il pas conscience de la nouveauté de ces actes?

Il en va de même, et à fortiori, pour les hommes qui n'accèdent que par le décès à une durée analogue à celle des Esprits purs. Les justes morts avant le Christ « attendaient » au Schéôl qu'Il ouvre la voie de la vie divine. La « descente aux enfers » fut un événement. Sans modifier l'orientation déjà prise, il accomplit le choix en inaugurant le Ciel. Si la résurrection générale est reportée au dernier jour, elle apportera à tous les élus un accroissement inappréciable de leur béatitude. L'enseignement traditionnel ne voit donc aucun inconvénient à admettre des dates et même un progrès (accidentel) dans notre au-delà.

La durée étant une notion analogique, nous pouvons même monter jusqu'à l'éternité divine. Si Dieu n'avait pas créé un monde temporel — et cette création est, de sa part, entièrement libre — il n'existerait rien de ce que nous appelons le passé, le présent et le futur. Dieu n'en serait pas moins l'Activité pure, à l'opposé même de ce que nous imaginons comme immobilité d'inertie ou d'abstraction. Sans déchoir en rien de son éternité, Dieu crée et il est bien évident qu'Il connaît son œuvre telle qu'elle est, c'est-à-dire temporelle. Pourquoi décréter que la réalité essentiellement successive de notre monde se fige sous le regard de Dieu dans un « présent immobile »? Les philosophes responsables de ce concept hybride estimaient sans doute imperfection la moindre dépendance à l'égard du devenir créé. Nous sommes bien

d'accord sur le principe, mais nous ne voyons pas qu'il s'applique ici. C'est en Lui-même, dans son acte créateur, que Dieu connaît tout ce qui est, tout ce qui devient. Il ne dépend donc aucunement de la créature, pas même lorsqu'Il lui donne de se déterminer elle-même. Quand le bienfaiteur laisse au donataire le choix du cadeau qu'il lui fait, le dit-on « dépendant » de ce donataire? Omniscient, Dieu n'ignore rien; Il connaît tout le connaissable. Sa perfection même exige qu'Il connaisse le passé comme passé, l'avenir comme à venir, déterminés comme le sont l'écoulé et le futur. En quoi serait-il plus parfait de connaître les choses autrement qu'elles ne sont?

L'acte de connaître, faut-il le rappeler, ne réduit nullement le connaissant aux limites du connu. Nous restons hommes quand nous connaissons les plantes et les animaux. Réciproquement, s'il est vrai que l'animal domestique participe un peu des privilèges humains par son contact familier avec l'homme, il n'en reste pas moins chien ou cheval. L'existence et la connaissance du « devenir » temporel n'altèrent en rien l'éternité. Mais rien n'empêche l'Eternel de s'insérer en personne dans notre histoire, à une date précise, sous le roi Hérode, quinze ans avant la mort d'Auguste (Lc 1, 5; 3, 1). N'est-ce pas suffisant pour prouver qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre l'éternité et un certain déroulement temporel? Mais synonyme d'*être*, l'éternité stricte s'oppose au « devenir ». Il ne peut être question de croissance ontologique pour la nature divine, alors même que la deuxième Personne de la Trinité s'incarne et se soumet librement à notre loi de développement progressif : « Jésus croissait en sagesse, en taille et en grâce. » (Lc 2, 52), même si le Christ dût, Lui aussi, passer par la mort pour éterniser sa nature humaine.

Si Dieu n'ignore nullement le déroulement temporel, Il n'en connaît pas moins le monde tout autrement que nous. *L'éternité ne pourrait-elle se définir par la coextension de la conscience à la réalité?* Intuition exhaustive, toujours adéquate à son terme malgré les variations de celui-ci. Pour connaître la situation exacte du monde (astronomique, biologique, spirituel) à un moment précis, notre science terrestre devrait se livrer à une enquête indéfinie : son point de vue, toujours très limité, reste le plus souvent extérieur aux choses. A supposer même qu'elle puisse enfin dresser l'état du monde au moment t, elle devrait constater que, depuis le moment t jusqu'au moment $t + n$ (fin de l'enquête), tout a changé dans le monde... : la tâche serait à reprendre, indéfiniment. L'Eternel embrasse, au moment présent, la totalité de l'être... comme Il le fit intégralement dans le passé et le fera à chaque instant de l'avenir. La mobilité des créatures n'entame nullement sa perfection puisqu'Il est de toutes choses le Principe omniscient.

Citant le *Livre de la Sagesse*, le Concile du Vatican déclare que la

Providence divine atteint tout d'une extrémité à l'autre : « Attingit a fine usque ad finem » (Sg 8, 1, Denz. 1784). Dans le texte de la *Sagesse*, ces « extrémités » désignent non pas tant le commencement et la fin de l'histoire que les limites actuelles de l'univers. Car si l'éternité n'est pas réductible à la fixité de l'instant abstrait, il ne faut pas davantage l'imaginer sur la ligne du temps, se prolongeant « avant » et « après » des parenthèses qui le limiteraient. Pour saint Thomas, la raison ne peut prouver un commencement temporel ; même illimité, le temps ne se confondrait pourtant pas avec l'éternité dont il dépendrait en chacun de ses instants. Si l'image des « extrémités » nous suggère un graphique, mieux vaut représenter le temps et l'éternité comme deux axes perpendiculaires. De soi, l'éternité n'implique pas l'existence du temps. Mais, posé l'acte créateur, à chaque point de la ligne horizontale que parcourt le temps correspond une dimension verticale d'éternité. « Devient » celui qui ne se détache qu'à peine de la ligne du temps, celui dont la capacité est encore si étroite qu'il saisit seulement une infime portion du réel ; est « éternel », au contraire, celui dont la conscience égale l'être.

Capables d'atteindre seulement une partie de réalités elles-mêmes particulières, sans intuition du principe interne de leur développement, nous voilà réduits à multiplier sans fin des instantanés où nous ne trouvons que des silhouettes sans profondeur. Ce « discours » incessant autour des choses et de nous-mêmes traduit bien la tare de notre devenir, la véritable négation en nous de l'éternité. Mais celle-ci se laisse entrevoir là où notre perspective s'élargit, s'approfondit. Saisir — en fait ou en rêve — la totalité, n'est-ce pas goûter déjà la saveur éternelle ? N'est-ce pas ce que ressent le chercheur découvrant l'hypothèse qui, pour lui, unifie le cosmos, le philosophe-théologien dont la contemplation débouche sur la simplicité première et partout sous-jacente, l'artiste harmonisé au rythme universel ou accédant, émerveillé, au chiffre des choses, l'ami ou l'amoureux qui comprend et se sait compris, le mystique plongé en Dieu ? Communiant à une réalité, par elle ils rejoignent tout l'être... Volontiers, ils s'écrieraient avec Faust : « Arrête-toi, minute, tu es si belle » ! Mais intellectuelle ou esthétique, affective ou religieuse, l'extase dure peu. Bientôt ses élus sont à nouveau aspirés dans les gorges tumultueuses du devenir. Toutefois, c'est à l'heure où ils ont entrevu — ou effleuré — l'éternel qu'ils ont connu la plénitude intérieure et la joie. Activité intense et sereine, amour unique et multiforme... S'il leur a été donné de sauver un certain *temps* l'état d'*éternité* (les notions ne jurent pas), ils auront perçu que la communion se nourrit de tout, transfigure tout, n'éliminant que limites et pauvretés.

Ces expériences ne jettent-elles pas quelques lueurs sur ce que sera notre Ciel ? Participant à la vie de Dieu, nous participerons à son

éternité — tout en restant, par essence, des créatures limitées. Si notre conscience doit d'une certaine façon coïncider avec tout l'être — en cela nous goûterons à l'éternité —, nous connaîtrons d'autre part la multiplicité et la diversité des actes qui caractérisent l'*aevum* angélique. Bien plus, nous vivrons encore une sorte de progrès. Même dans la lumière de gloire, en effet, notre intelligence ne peut « comprendre » exhaustivement ce Dieu auquel notre amour se voue totalement. Limités, sans arrêt nous découvrirons du neuf dans l'Infini. La limite elle-même sera source de joie, car ce progrès n'aura plus rien de l'inconstance du « devenir » avec ses possibilités de fléchissement ou de rupture. Tout en se renouvelant sans cesse, notre participation à Dieu n'en sera pas moins parfaite dès l'instant de la Rencontre. Reprenant l'expérience d'un amour authentique, supposons entre homme et femme un engagement absolu dès le principe. Pour rester total, cet amour devra inventer à tout moment un nouveau mode de fidélité. Plénièrement unis, deux êtres ne s'aiment pas de la même façon : fiancés, époux, jeunes parents, vieux couple fidèle, haussé par l'épreuve... L'amour véritable est vie ingénieuse, création toujours ouverte.

La multiplicité d'actes et le progrès indéfini qu'admet notre au-delà excluent, en effet, toute monotonie. Qui se lasse d'un match passionnant ou d'une fête réussie, d'un grandiose panorama ou d'un authentique chef-d'œuvre? S'ennuient-ils les fiancés? « Comment échanger si longuement pareilles banalités? » se demanderait l'indiscret. Mais pour ces amoureux, le temps « suspend son vol ». Quel relief prennent les propos les plus insignifiants, les mots les plus usés quand ils expriment tous le même verbe « aimer »! La communion abolit non l'écoulement temporel, mais la conscience morose que nous en donne ici-bas notre solitude affective. Dans la joie des festins, qui songe à l'heure? Que se prolonge, amicale, la conversation du soir et nous constatons que la nuit vient d'atteindre, à notre insu, le milieu, voire la fin de sa course. Contemplation, banquets, souper intime, les images de l'Ecriture viennent d'elles-mêmes relier le temps à l'éternité. Ce serait folie d'abandonner, par faux souci métaphysique, les symboles concrets de la Bible, tant que nous n'aurons pas une expérience, plus concrète encore, de la réalité qu'ils appellent!

Communion personnelle et universelle.

« Coextensivité de la conscience à l'être », cette définition de l'éternité n'en prépare-t-elle pas une autre, tellement plus savoureuse? Notre-Seigneur nous la révèle dans Sa prière après la Cène : « La vie éternelle, c'est de Te connaître, Toi, le seul vrai Dieu et Celui que Tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn 17, 3).

Connaître. Dans son usage biblique, ce mot dirime la controverse

médiévale entre thomistes (« la béatitude est essentiellement possession intellectuelle ») et scotistes (« l'essentiel de la béatitude réside dans l'inhésion d'amour). « Adam connut Eve; elle conçut et enfanta un fils » (Gn 4, 1). Un homme connaît une femme lorsque leurs corps s'étreignent et s'unissent. Pas plus que « voir Dieu », « connaître » n'évoque dans l'Ecriture la seule activité intellectuelle. L'union charnelle n'est elle-même qu'un sens faible. Connaître, c'est s'égaler à, participer aussi intimement que possible, devenir un seul être avec... Assumant également intelligence et volonté, la béatitude est, par essence, union. Etre, éternité, communion, à nouveau les termes vont nous apparaître équivalents.

Te connaître, *Toi, le seul vrai Dieu et Celui que Tu as envoyé.* La vie éternelle, Jésus la décrit toujours comme *une relation* entre les Personnes divines ou avec l'Une d'entre Elles. « Voici la volonté de mon Père : quiconque voit le Fils et croit en Lui, a la Vie éternelle; et moi, je le ressusciterai au dernier jour » (Jn 6, 40). « De même que je vis par le Père, le Vivant, qui m'a envoyé, ainsi celui qui me mange vivra, lui aussi, par moi. » (Jn 6, 57). « Si quelqu'un m'aime,... mon Père l'aimera; nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure. » (Jn 14, 23). « Là où je serai, sera aussi celui qui s'attache à moi... et mon Père l'honorera. » (Jn 12, 26). « Je dispose du Royaume en votre faveur, comme mon Père en a disposé pour moi; vous mangerez et boirez à ma table dans mon Royaume » (Lc 22, 29-30). « Je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un écoute ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi. Le vainqueur, je lui donnerai de siéger avec moi sur mon trône, comme moi-même, après ma victoire, je me suis assis avec mon Père sur son trône. » (Ap 3, 20-21).

Accessibles aux plus simples, ces expressions transcendent également et le vocabulaire « captatif » (vil au point de considérer Dieu comme un « objet » que l'on pourrait « avoir » pour sa « jouissance ») et le mysticisme faussement « oblatif » (qui rêve de disparaître dans l'Océan sans limites...) Le bonheur est union consciente et libre, nullement absorption ou résorption, confusion ou morne unité. Vérité fondamentale qu'un penseur hindou, Tuka-Rama, en réaction contre la mentalité ambiante, exprimait dans ce poème :

L'eau n'est pas fraîche pour elle-même
mais pour la bouche altérée.
La perle ne brille pas pour elle-même
mais pour l'œil qui l'admire.
Ah, que je hais cette doctrine qui veut
me faire une seule chose avec Toi!

Doctrine timide que le panthéisme! Pour assurer notre participation divine, il la fige en une loi de nature. Il méconnaît la magnifique

audace de Dieu qui court le risque et respecte notre liberté alors même qu'Il nous invite à partager Sa vie. C'est Dieu qui a raison : il n'est point de Béatitude, humaine ou divine, hors d'une communion entre sujets authentiques. « Le Père et moi, nous sommes un. » (Jn 10, 30). « Que tous soient un, comme Toi, Père, Tu es en Moi et Moi en Toi, qu'eux aussi soient un en Nous. » (Jn 17, 21). Si l'être humain n'exprimait qu'un moment ou un mode de Dieu, il n'y aurait pas d'amour véritable. Si Dieu avait besoin du fini pour se chercher, s'actuer, se parfaire (ainsi l'ont imaginé la plupart des panthéistes), Il aurait un intérêt, plus ou moins égoïste, à créer le monde. Le Dieu-Amour crée de rien, sans nécessité. Il donne l'homme à l'homme et non pas à Soi-même. C'est plutôt Lui qui se donne à l'homme et attend sa réponse! Il suscite des personnes, principes et fins de leur propre action, capables dès lors, grâce à leur distinction essentielle, de reconnaître librement leur Créateur et de L'aimer vraiment. Même pour Dieu, un autre sens de la création est-il pensable? Et pour moi, si *je* n'y étais pas personnellement, si *je* n'avais pas conscience distincte d'y être, en quoi le Ciel serait-il ma fin dernière? Si la Vie éternelle est de connaître Dieu et Jésus-Christ, elle ne sera pour moi que si *je* Les connais. Ainsi l'affirmait Paul : « Aujourd'hui je vois dans un miroir, d'une manière confuse; mais alors ce sera face à face. Aujourd'hui je connais d'une manière imparfaite; mais alors je connaîtrai parfaitement, comme je suis connu. » (2 Cor 13, 12).

Que serai-je donc? et que connaîtrai-je? Questions connexes, nous dit Jean : « Dès maintenant nous sommes enfants de Dieu, mais ce que *nous serons* n'a pas encore été manifesté. Nous savons seulement que lors de cette manifestation, nous Lui serons semblables, parce que *nous Le verrons* tel qu'Il est. » (1 Jn 3, 2). La communion mesure l'être. Etre, c'est être-avec. Aussi sommes-nous, une fois encore, avertis de notre impuissance à comprendre notre bonheur futur. Tout au plus l'imagination peut-elle conjecturer, par référence à notre état actuel, un schème abstrait que seule enrichira la révélation à venir.

Que serai-je? Moi-même, en plénitude. Pour la première fois j'atteindrai enfin aux racines de mon être naturel et surnaturel, je m'épanouirai selon mes vraies dimensions. Ici-bas, la conscience est encore si profondément immergée dans les univers matériel et biologique qu'elle ne peut se faire une idée — moins encore une représentation — de leur structure et de leur sens. Quelle curiosité admirative cependant nous stimule dans l'exploration du monde! Quelle émotion à évoquer les grandioses perspectives de la genèse cosmique et de l'évolution vitale! Nous voulons bien croire à la prodigieuse continuité de cette histoire qui, depuis des milliards d'années, gravite vers l'homme et, plus profondément, vers l'Homme-Dieu. Mais de notre conscien-

ce terrestre à notre conscience céleste, il y a bien davantage que du sommeil à l'état de veille, que de la vie fœtale à l'âge adulte. Qui dira notre émerveillement à saisir, d'une intuition, l'harmonie et l'élan du cosmos, à éprouver que notre être l'égale? Finie la captivité de l'espace et de la pesanteur! Chacun est tout en tout. Grâce au Christ ressuscité, nous savons qu'aucun obstacle matériel n'arrête le corps glorieux. Celui-ci n'en reste pas moins capable d'activité sensible. La contemplation de l'ensemble ne supprimera pas l'amour du détail. Trois fleurs, un crépuscule, quelques notes, un sourire : autant de messages, à certaines heures, de divine beauté. Que dire alors de ce jour où toute couleur reflètera la Lumière incréée, où le moindre son dira le Verbe, où tout acte révélera l'Amour? Le monde régénéré ne chantera pas seulement la gloire du Père d'où découle tout bien, du Fils en qui Il a tout créé, de l'Esprit en qui tout s'achève. Quand Celui qui est sur le trône déroulera des cieux et une terre vierges, nous serons créateurs avec Lui. Notre être béatifié ne modèlera pas seulement son propre corps, il édifiera sans cesse l'univers qui lui convient. Joie de l'artiste en présence d'une matière ductile, parfaitement adaptée à son jeu, fidèle à son émotion. Dans le style de l'Ecriture, certains Pères de l'Eglise peuplent le Paradis de plantes et d'animaux. Pourquoi pas? Si, faute de personnalité, les vivants inférieurs ne peuvent revendiquer individuellement l'immortalité, il est tout naturel qu'ils en bénéficient par leur relation avec l'homme.

Par crainte d'un angélisme intempestif qui ternirait l'espérance, nous avons insisté sur la glorification du monde, le bonheur même sensible et la constante nouveauté. L'essentiel de la Béatitude est à chercher néanmoins dans le sens d'une communion amicale avec les personnes humaines, angéliques et divines. *Je suis* beaucoup plus par ma relation avec elles que par mon union à la nature inconsciente. C'est maintenant un lieu commun en philosophie : le sujet ne se découvre que par la médiation d'autrui. N'est-ce pas surtout remarquable lors de la première grande affection? Jaillissant de profondeurs insoupçonnées, une force extatique bouleverse l'égocentrisme naïf de la psychologie enfantine et se précipite vers la personne aimée en qui se révèle une intimité jusqu'ici méconnue et pourtant accessible. Il y a rencontre si chacun répond à l'invitation d'aimer, se décentre et se retrouve, transformé, dans son union avec l'autre. Disparus, le « moi » et le « toi » superficiels et isolés : *nous sommes* ensemble. Dans ce *nous, je suis* et *tu es* vraiment. L'accession au plan ontologique est, pour les trois termes, simultanée. (Une application le fera mieux comprendre : *je* ne suis ton ami et *tu* n'es mon ami que si *nous* sommes amis; *je* ne suis ton mari et *tu* n'es ma femme que si *nous* sommes époux). Or, n'est-ce pas lorsque je m'engage généreusement dans une relation de ce type que m'inonde la joie? Loin de me fatiguer

dans la création d'un « être » interpersonnel, j'y découvre une vigueur, une ardeur incroyables. Plus rien ne pèse, rien n'est trop dur ni impossible dès qu'il s'agit de l'aimé. La solitude me confinait dans la monotonie. Je respire enfin, je cours, je vole dans l'allégresse. Que s'éveillent de telles forces, tout devient beau, tout devient facile. La vie semble naître aujourd'hui, le monde est transfiguré... Que la fidélité recrée sans cesse l'engagement initial, rien ne dépassera le bonheur d'êtres humains sûrs l'un de l'autre. Chacun se sait accepté, compris, encouragé par une conscience à la fois extérieure et intime, une providence ingénieuse et stimulante. Qu'il est doux de se donner et merveilleux de recevoir! Comme la familiarité s'allie aisément au respect, l'aisance au sérieux, l'enthousiasme au renoncement! Dieu est Charité : quelle meilleure approche de Sa Béatitude que l'expérience d'aimer?

Expérience que le Ciel ne cessera d'approfondir. L'immortalité, dont nous avons établi la réalité, n'atteint pas tant l'individu isolé que le lien d'amour qui unit les personnes [2]. C'est la relation qui est ontologique, éternelle. Quelle fausse mystique imagine que l'adoration de Dieu pourrait éclipser nos frères! « C'est dans la terre des vivants que je verrai mon Dieu » chantait le Psalmiste (Ps 27, 13) ; et Notre-Seigneur lui fait écho (Lc 20, 37-38). Tout progrès dans l'amour divin ne s'accompagne-t-il pas chez les saints d'un accroissement de charité fraternelle? Les comparaisons de l'Ecriture ne suggèrent-elles pas tantôt l'atmosphère cordiale des fêtes de famille ou des réjouissances populaires, tantôt l'intimité du dialogue entre amis? Quant à la relation conjugale, sous son aspect biologique essentiellement lié au devenir, comme sous son aspect exclusif, conséquence de la possession corporelle, elle n'a plus de raison d'être dans l'éternité (Lc 20, 35 et parall.). Mais l'insistance sur l'image des Noces l'indique assez : tout le bonheur de l'amour se retrouvera, spiritualisé. Il est sûr que les familles, les groupes se reconstitueront, à leur gré. Dans l'oraison pour les parents défunts, la liturgie ne demande-t-elle pas la joie de les revoir dans l'éternelle splendeur ? Notre Seigneur n'at-Il pas ressuscité Sa Mère? Par delà le Tombeau, n'a-t-Il pas renouvelé les liens d'amitié avec ses Apôtres? Ne leur a-t-Il pas promis qu'ils Le rejoindraient, qu'ils jugeraient les tribus d'Israël? « Je passerai mon Ciel à faire du bien sur la Terre » déclarait Thérèse de Lisieux. Ni la Vierge, ni les saints ne sont « absorbés » en Dieu au point de nous oublier. Au contraire, ils nous perçoivent en Dieu et nous aiment comme Lui. A fortiori en va-t-il de la sorte entre bienheureux : nous reverrons ceux que nous aimons, nous découvrirons

2. Voir Chapitres II et III de notre volume « *Je ne meurs pas...* » paru aux Editions Universitaires et aux Facultés de Namur.

face à face ceux que nous désirons connaître, et tant d'autres dont nous ne soupçonnons rien. Une société sans péché, où personne n'aurait à se méfier d'autrui, quel rêve déjà, quelle utopie! Simple aspect négatif, pourtant, d'une participation réciproque, d'un échange constant qui supprime jusqu'à l'idée d'une jalousie. Les saints diffèrent entre eux, bien sûr : chacun exprime sa nuance de l'Infini, apporte sa note à la symphonie. Mais telle est leur communion que chacun peut considérer comme sien tout ce qui vient des autres. Ni « mien » ni « tien » égoïstes, tout sera nôtre. Il n'y a plus d'obstacle à l'universalité, ni corrélativement, à l'intimité. Joie d'être l'ami de Jean, de Paul, d'Ignace, de François, d'apprendre d'eux comment ils aiment le Christ! Imaginons-nous notre conversation avec Notre-Dame, la révélation de sa bonté maternelle, de sa virginale beauté dont Bernadette disait qu'on voudrait mourir, rien que pour la revoir? Et la rencontre avec Jésus « en qui réside corporellement la plénitude de la divinité » (Col 1, 19), le plus beau des enfants des hommes, mais aussi le plus amicalement proche, « Lui, déclarait Jean, qui est le Dieu véritable et la vie éternelle » (1 Jn 5, 20)? Quoi de plus pur, de plus exaltant que l'effort pour Le connaître et L'aimer? Nous serons avec Lui dans une union qui dépasse infiniment les plus élevés de nos états mystiques. Toute formule est ici trahison; il faut faire silence, se recueillir. Seul le cœur-à-cœur de la prière révèle quelque chose du cœur-à-cœur céleste...

Nous ne sommes pas au terme. Le Christ lui-même, dans son humanité, s'est défini comme la Voie (Jn 14, 6). Il rassemble son Royaume pour le remettre au Père (1 Co 15, 24). Il nous mène à la Trinité sainte. A la suite d'un grand spirituel, le P. Pierre Johanns, essayons encore une approche du Mystère. Que se passera-t-il lors de mon entrée dans la Béatitude? J'ai tant prié Marie que je puis être assuré de son assistance à cette heure suprême. La voici, en effet, qui m'accueille, souriante. Mais, avec elle, tous les saints, tous les anges accourent à ma rencontre. Le Ciel entier pivote, et j'en deviens le centre. Vers moi montent l'admiration, l'amour... l'adoration des élus. Erreur sacrilège? Idolâtrie monstrueuse? Je ne l'éprouve pas ainsi. Il s'agit si peu de ma chétive individualité! Nouveau venu, je suis l'événement du Ciel; j'y révèle un aspect original de l'infinie Beauté. Je reste moi-même... Non! pour la première fois *je suis moi-même* dans l'éclat d'un Idéal qui est certes mien, mais d'une perfection telle qu'il excédait ma pensée. La Présence formidable qui m'habite est si accordée à mon être qu'à peine L'ai-je remarquée. N'est-ce pas « en Elle que nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Ac 17, 28)? Je ne vois plus qu'Elle maintenant, en moi-même, dans les autres, dans toute l'œuvre de Ses mains; « C'est dans Ta lumière que je vois la lumière » (Ps 35, 10). Comme chacun des autres saints, je

suis pour l'éternité le centre du Ciel, car « Dieu est tout en tous » (1 Co 15, 28). Plus intime que mon intime, plus moi-même que moi. Son absolue Transcendance autorisant la totale Immanence sans aucune confusion. Mon « moi » idéal, c'est Dieu. Voilà pourquoi Il m'est si familier. Je m'en aperçois : en Lui seul je me connais et je suis (cfr 1 Jn 3, 2). Je découvre ma relation spéciale au Verbe en qui je suis créé et adopté. Avec Lui, en Lui, je vais au Père dans l'Esprit. Je suis entraîné par ce feu dévorant de l'Amour. Je communie parfaitement aux Trois.

Ce foyer de convergence de toutes nos approches, avons-nous assez rappelé notre incapacité d'en parler ici-bas? L'essentiel de la Vision béatifique, nous ne le dirons pas. Que chacun projette, à l'infini de son désir, cette participation, impossible même à suggérer, mais qui nous livrera, dans l'impétuosité de son jaillissement, le Bonheur dont tous les autres ne sont que faibles dérivations.

Quelques surprises encore dans le dialogue qui s'engage. Je voudrais exprimer ma gratitude, mon humilité, mon adoration... me livrer sans réserve. Les Divines Personnes me devancent. Elles me remercient d'avoir cru en leur Charité, m'admirent d'avoir conquis le Royaume. Elles me disent combien leur Cœur était inquiet jusqu'à ce qu'il pût se reposer en moi. Elles m'offrent tout : leur intelligence pour tout connaître en Elles, leur volonté pour me sanctifier de leur propre sainteté, leur Cœur pour aimer du même amour et partager leur Béatitude. Humanité du Bon Dieu! Pourquoi craindre l'anthropomorphisme? Jamais nous ne rejoindrons celui de l'Incarnation! « Personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils voudra le révéler » (Lc 10, 22), mais : « Philippe, qui me voit, voit aussi mon Père » (Jn 14, 9). Il s'est fait chair, Celui qui habite une lumière inaccessible, pour que l'homme devienne dieu-avec-Dieu. Le Seigneur n'avait pas peur des formules : « N'est-il pas écrit dans votre Loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux? » (Jn 10, 34). Pour devenir quelque chose du jeu céleste, le plus simple est de renverser toutes les perspectives. C'est la méthode évangélique (cfr Lc 12, 37). Je puis, sans mentir, attribuer à Dieu les sentiments humains. Je ne me trompe pas en m'attribuant les prérogatives habituellement reconnues à la divinité. Ne suis-je pas fait participant de Sa nature (2 P 1, 4)? Créé, je suis par grâce accueilli dans ce même rapport au Père et à l'Esprit où se trouve par essence Jésus-Christ. Avec tous mes frères les hommes, je suis fils dans le Fils. Chacun de nous peut dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » (Col 2, 20). Jésus le demandait : « Que tous soient un en Nous, Père, comme nous sommes un » (Jn 17). Sa prière est exaucée. Nous vivons le mystère prodigieusement simple de l'Amour où l'Etre est toujours en plusieurs personnes : tous les hommes avec Jésus-Christ unis en un Corps mysti-

que; dans la Trinité même, le Je paternel et le Tu filial communiant dans le Nous spirituel. Etre moi en étant tout, n'est-ce pas cela l'esprit? Etre d'autant plus moi que je suis davantage avec les autres, l'amour n'est-ce pas cela? Etre tout en tous, n'est-ce pas être Dieu? Pour nous, n'est-ce pas le Ciel?

L'ATTENTE DE LA GLOIRE

« Vous êtes ressuscités avec le Christ; ne cherchez plus que les choses d'en-haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu. Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu : quand le Christ, notre vie, sera manifesté, vous apparaîtrez, vous aussi, dans la gloire avec Lui. » (Col 3, 1-4). La Résurrection du Seigneur a inauguré les « derniers temps ». Unis à Lui par le baptême, nous sommes déjà par la foi, ressuscités, nous sommes déjà au Ciel (Col 2, 12; Rm 6, 4 sq., etc.). Mais de façon secrète jusqu'à la grande Parousie, et précaire avant notre « parousie » particulière. Par fidélité à notre engagement et pour assurer notre éternité, nous devons vivre déjà comme des êtres célestes : amis de Jésus-Christ, aimant comme Lui tous les hommes et le Père, dans l'Esprit.

Dès les premiers mots de son discours-programme (Mt 5, 1-10), le Seigneur désignait sans ambiguïté la fin dernière de sa mission et de notre destinée. Sous des noms divers : Royaume des cieux, Terre des vivants, Consolation parfaite, Rassasiement de tous les désirs, ultime Miséricorde, Familiarité avec Dieu, Participation à Sa nature, les Béatitudes promettent toutes le Ciel. Elles en indiquent également la voie : détachement des biens périssables, douceur, miséricorde, pureté, pacification, faim et soif de justice, fidélité dans les persécutions, autant de facettes de l'unique charité par laquelle l'homme reçoit et se donne. Le Christ n'a rien prêché d'autre.

Le lien entre la vie éternelle et les sacrements n'est pas moins explicite. « A moins de renaître de l'eau et de l'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. » (Jn 3, 5). « Le Pain vivant descendu du Ciel, c'est moi : qui mange ce pain vivra éternellement. » (Jn 6, 51). Par le sacrifice de la messe, chaque jour déjà, nous montons à l'Autel de Dieu. Unis aux Anges et aux Saints, nous participons à l'éternelle Liturgie, nous passons en Dieu avec le Christ. Nos yeux restent voilés, mais « fondement de notre espérance, la foi nous donne la conviction de l'invisible. » (He 11, 1). En elle, jaillit pour nous la joie.

La joie chrétienne.

« Je vous ai dit ces choses, déclarait Jésus, pour que ma joie soit en vous et qu'ainsi votre joie soit parfaite. » (Jn 15, 11). « Nous vous écrivons ainsi, explique Jean, pour que votre joie soit complète. »

(1 Jn 1, 4). « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, écrit Paul, je tiens à le redire, réjouissez-vous. » (Ph 4, 4). Mille fois répétés dans la liturgie, l'alleluia et l'hosanna entretiennent ce climat de jubilation.

Est-ce bien de saison pour nous qui éprouvons combien la vie est dure, combien rare le succès au bout de nos efforts, pour nous qui sommes harcelés par le souci de l'argent, qui avons connu tant d'échecs en affaires, en amour, en amitié, qui savons notre civilisation menacée par des guerres inhumaines, des bombardements, des famines, qui connaîtrons la maladie, les infirmités, les deuils et la mort? Avons-nous bien motif de nous réjouir? Ne faudrait-il pas plutôt gémir sur la tristesse et l'absurdité d'un univers nauséeux?

Imperturbable, l'Eglise réaffirme son message. Oh, elle n'ignore pas nos souffrances! Mais elle sait que nos réactions à leur égard dépendent de notre vision du monde. Allumons la lampe au crépuscule, approchons-nous de la fenêtre; dans la vitre, nous verrons à volonté ou le reflet de la pièce éclairée et notre propre image, ou le paysage extérieur. D'après l'accommodation de notre œil, la vitre devient miroir ou reste transparente. De même, si mon regard s'arrête à la surface du monde, celui-ci me renverra ma propre image : il est bien possible alors que le spectacle ne me réjouisse guère. Mais par delà l'éclat superficiel, je puis découvrir la profondeur du monde. N'est-ce pas la diversité de ces regards qui, aujourd'hui surtout, crée des oppositions? Nos contemporains qui, en théorie ou en pratique, rejettent l'au-delà voudraient transformer notre terre en paradis : le plus souvent, hélas, ils en font une antichambre d'enfer. Discernant la signification transcendante de l'aventure terrestre, le christianisme proclame, lui, un message de joie.

La joie? C'est toujours le sentiment d'un progrès, d'une victoire de la vie. Quand le printemps triomphe de la torpeur hivernale, la joie éclate avec les fleurs et dans le chant des oiseaux. N'est-ce pas la joie qui transporte l'adolescent dès l'éveil de l'amour? Qu'un être cher échappe au danger ou que revienne l'enfant prodigue, c'est l'hymne joyeux de la gratitude. Recouvrant, après une épreuve physique ou morale, la santé ou la pureté, comme on danserait volontiers cette vie qui renaît! Un enfant vient au monde : le foyer s'illumine! Chacun de ces exemples, le dernier surtout, nous laisse entendre que la joie peut s'accommoder de la souffrance. « La femme en travail souffre parce que son heure est venue. Pourtant elle est dans la joie parce que par elle un homme entre dans le monde. Après sa délivrance, la joie d'avoir enfanté lui fait oublier ses douleurs » (cfr Jn 16, 21).

Cette parole du Seigneur, l'Eglise, après Paul, l'applique au monde entier : « La création gémit dans les souffrances de la parturition. » (Rm 8, 22). Il n'est pas question de nier nos douleurs. Mais

il faut affirmer la joie, car la vraie vie progresse. Ce que voit l'Eglise — ce qu'ignorent les matérialistes —, c'est l'enfantement des fils de Dieu. A chaque baptême, à chaque absolution, à chaque communion, à chaque mort chrétienne, des hommes débouchent ou s'épanouissent dans la vie éternelle. A travers la souffrance même, tel le grain de blé qui meurt pour la moisson. Et Paul de conclure comme le Seigneur : « Les épreuves du temps présent, je les estime sans proportion avec la gloire qui se révélera en nous. » (Rm 8, 18).

L'Apôtre n'ignore pourtant ni la souffrance physique ni la douleur morale. Il vient même de décrire la lutte intérieure du chrétien : « Je suis charnel, vendu au péché. Je ne comprends pas ma propre conduite... Je ne fais pas le bien que je voudrais; je fais, au contraire, le mal que je déteste... Je sens dans mes membres une loi qui s'oppose à la loi de mon esprit et m'enchaîne au péché... Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps qui me voue à la mort? » Et de répondre : « Grâces soient à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur... Car il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ-Jésus. L'esprit de vie, dans le Christ-Jésus, affranchit du péché et de la mort... Envoyant son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché et pour vaincre le péché, Dieu a condamné le péché dans la chair »... « Vous autres donc, continue Paul à l'adresse des fidèles, vous n'êtes plus dans la chair, mais dans l'Esprit... Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts rendra également la vie à vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous... Tous ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit de servitude pour retomber dans la crainte; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : « Abba! Père! ». L'Esprit en personne témoigne à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Enfants, donc héritiers; héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ... Les créatures attendent avec impatience cette révélation des fils de Dieu... Nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous poussons des soupirs intérieurs dans l'attente de cette parfaite filiation adoptive qui comportera aussi la rédemption de notre corps. Déjà nous sommes sauvés en espérance... Espérant sans voir, notre attente doit s'armer de patience. L'Esprit d'ailleurs vient au secours de notre faiblesse. Nous ne savons pas prier comme il faut; mais l'Esprit intercède en notre faveur en des gémissements ineffables... Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui L'aiment, de ceux qu'Il a prédestinés à ressembler à son Fils, afin que Celui-ci soit l'aîné d'une multitude de frères... Qu'ajouter à cela? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais L'a livré pour nous tous, comment avec Lui ne nous accordera-t-Il pas toute faveur? Qui accusera les élus de Dieu? Qui condamnerait ceux qu'Il justifie?

Serait-ce Jésus-Christ, le mort, que dis-je, le ressuscité qui est à la droite de Dieu et qui intercède pour nous? Qui nous arracherait à la charité du Christ? La tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le glaive?... Mais dans toutes ces épreuves nous remportons une éclatante victoire, par Celui qui nous a aimés. Oui, j'en ai l'assurance, ni mort ni vie, ni anges ni principautés, ni présent ni avenir, ni puissances, ni hauteur ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. » (Rm 7 et 8, passim).

Pour sauver l'espérance et la joie, il faut vivre la parole du Seigneur : « Mon Royaume n'est pas de ce monde » (Jn 18, 33). Il se prépare en ce monde, le Royaume, jamais il ne s'y installe. Nous avons donc à nous comporter comme des athlètes à l'entraînement, tout tendus vers l'épreuve décisive. Paul le rappelait dans son adieu à Timothée. Après avoir reconnu à sa mort une valeur sacrificielle : « Je suis déjà répandu en libation; le moment de mon départ est imminent », l'Apôtre s'inspire, une fois encore, des jeux du stade : « J'ai combattu le bon combat »; en termes modernes : j'ai fait de ma vie une belle performance, « j'ai persévéré jusqu'au bout de l'épreuve » malgré les difficultés, malgré même les chutes, comme le coureur ou le pugiliste qui sait que rien n'est perdu pourvu qu'il se relève, « j'ai gardé la foi », ou, plus exactement, « la bonne foi » : je n'ai pas triché, j'ai joué franc jeu, sans mentir ni me leurrer. « Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que, en ce jour-là, le Seigneur me donnera à moi, et non seulement à moi, mais à tous ceux qui attendent avec amour Sa manifestation » (2 Tm 4, 6-8). Arbitre équitable, seul capable d'apprécier la valeur de mes efforts, le Seigneur me remettra le prix justement mérité. Quelle sera cette couronne du vainqueur? Récompense de l'amitié commencée ici-bas, que sera-t-elle sinon l'amitié encore, pleinement épanouie? En ce Jour-là : le jour de la mise en ordre universelle, mais déjà pour chacun le jour capital et bienheureux de la grande Rencontre. Quand Jésus-Christ nous demandera : « Que veux-tu que Je te donne? », puissions-nous répondre spontanément, comme Thomas d'Aquin : « Vous-même! », Vous en qui tout subsiste, Vous qui êtes tout en tous, mon Seigneur et mon Dieu, mon Maître, mon Ami... — « Entre dans ma joie » (Mt 25, 21) acquiescera-t-Il en un sourire : « Ego ero merces tua magna nimis » (Gn 15, 1). « Je serai ta récompense — infinie ».

Namur R. TROISFONTAINES, S. J.
61, rue de Bruxelles.